

LE BRETON appartient à la branche celtique des langues indo-européennes, comme le gallois, les gaéliques d'Écosse et d'Irlande, et le gaulois, aujourd'hui disparu. Elle est aujourd'hui la seule langue celtique sur le continent. Importé par les migrants de Grande-Bretagne entre les IV^e et VI^e siècles elles se distingua peu à peu de ses cousines insulaires au contact du gaulois armoricain, du latin et des langues parlées par les envahisseurs germaniques.

Le breton fut vite abandonné par l'aristocratie bretonne. Parlé dans presque l'ensemble de la péninsule aux portes de Nantes et de Rennes, il régressa progressivement vers l'Ouest. Sa pratique cessa aussi d'être liée à la géographie pour adopter les frontières sociales, à mesure que la Bretagne voyait s'éloigner les perspectives d'une révolution industrielle réussie. La guerre de 14-18 fut une nouvelle étape dans la déculturation de la péninsule. L'option collaborationniste choisie par quelques érudits discréditera pendant plusieurs années la culture bretonne. Entre les années 45 et 90, la transmission maternelle a pratiquement cessé. Depuis, c'est grâce à l'action militante que la langue survit, car elle n'a aucun statut légal, les institutions accompagnant sa mort lente par quelques minutes hebdomadaire d'antenne, homéopathiques.

Bien entendu, redonner vie à une langue qui était reléguée dans une société rurale, voire à l'échelon familial, oblige à la moderniser, à passer outre ses dialectes, à la normaliser, à l'unifier, à défaut de rendre aux locuteurs anciens la fierté de la parler. Entre une population vieillissante qui a hérité de cette langue « authentique » et qui a refusé de la transmettre (principalement sous la pression) et une jeunesse qui souhaiterait la voir vivre quitte à lui faire perdre sa diversité, le breton en pleine mutation doit trouver sa voie, entre la mort et la vie. Les langues sont vivantes, elles doivent s'adapter pour vivre, être en mesure de représenter et d'exprimer les nouveautés qui se présentent au sein d'une société.

Le breton doit donc reconquérir une visibilité (panneaux routiers, etc), créer des mots nouveaux, sortir du ghetto social et rural où il était confiné, trouver les moyens de son enseignement et enfin être reconnu par l'État comme patrimoine national, ce qui le garantira de toute dérive sectaire.

Il est reproché aux défenseurs de la langue bretonne, par leurs détracteurs, de vouloir créer une langue artificielle « chimique », à grands renfort de néologismes d'origine galloise, irrespectueuse de ses nombreux dialectes. Cette « novlangue » isolerait les néo-bretonnants urbains des derniers bretonnants ruraux, et ne viserait qu'à nourrir de répugnantes ambitions indépendantistes. Il est vrai qu'il existe un rapport étroit entre la langue et la politique, largement encouragé par le peu d'estime que la France a toujours porté à l'égard de la Bretagne et de sa langue. Les Bretons ne sont pas autant indépendantistes qu'on aime à le faire croire, bien au contraire.

Le rapport ambigu entre les érudits et les locuteurs des classes populaires n'est pas non plus propre à la langue bretonne. Il convient de rappeler qu'au VI^e siècle et encore plus tard, l'intercompréhension était possible entre la péninsule armoricaine et l'ouest de la Grande-Bretagne. Par la suite, la langue a évolué et s'est dialectisée sous la pression du pouvoir clérical et la volonté avouée de la France.

Toute langue qui souhaite cimenter un État doit stabiliser son écriture et adopter des formes académiques. C'est le cas du français qui a exclu de son lexique les mots d'origine occitane, renouvelé son vocabulaire grâce à des racines latines et grecques sans aucune assise populaire, et admis un très grand nombre de règles à la logique douteuse.

N'oublions pas que le premier dictionnaire français est un dictionnaire trilingue breton/latin/français, le Catholicon, rédigé par Jehan Lagadec en 1464, imprimé et publié à Tréguier en 1499.

Pourquoi apprendre le breton ?

Une langue qui a inspiré un univers musical et littéraire aussi riche que varié ne mérite pas de mourir, comme aucune langue au monde, du reste. Préserver le patrimoine linguistique est au même titre que la préservation de la diversité biologique un devoir à l'égard des générations à venir.

Les langues sont autant de façons de percevoir le monde, de le représenter. Aucune, bien entendu, n'est parfaite. Mais c'est leur complémentarité (le multilinguisme) qui nous préserve de la sclérose intellectuelle.

La langue bretonne possède certaines subtilités syntaxiques originales qui méritent le détour et raviront votre curiosité. Nous pouvons citer les mutations (modification de la lettre initiale d'un mot en fonction du mot qui le précède et la grande diversité de formes du verbe être, qui décrivent un rapport particulier aux autres et à l'environnement.

Apprendre le breton est aussi une manière subtile de découvrir la Bretagne, voire de s'y intégrer, mais surtout de découvrir une réalité culturelle et sociale qui n'a pas grand chose à voir avec les blêmes emblèmes kitschs de la Bretagne « authentique » et touristique.

Ayant été interdit, le breton est peu parlé en public. Il vous arrivera certainement quelques déconvenues, laissant à votre interlocuteur l'impression d'entrer chez lui sans y être invité. On vous reprochera sans doute de mal le parler. Mais ne désespérez pas. Peut-être ferez-vous partie de ceux qui rendront à quelque vieux bretonnant le goût de pratiquer sa langue et en partager les subtilités et la finesse.

Participer à la survie de la langue bretonne, ou de toute autre langue minorisée, c'est participer à une œuvre aussi importante que *Fahrenheit 451*.